

ces deux mêmes caractères se rencontreraient dans les autres entreprises d'instruction publique ou privée, et par suite cette *identité foncière de l'Education et de la Vie* qui fait un fond commun aux quatre groupes d'enseignement dont j'ai esquissé le tableau. Si l'on creuse un peu cette formule, il semble que plusieurs qualités et plusieurs défauts de cette civilisation s'éclaircissent, quelques lois aussi, très profondes et trop peu connues, de la nature humaine. Et d'abord cette identité de l'éducation et de la vie explique la prodigieuse poussée de cette vaste contrée. Ici chaque génération nouvelle, en arrivant à la maturité, n'a pas d'apprentissage à faire. C'est un lieu commun chez nous et qui se retrouve jusque dans les discours de nos distributions de prix, que de dire aux collégiens qu'une seconde éducation commencera pour eux avec la liberté. En fait, un garçon de vingt ans en France, et qui a poussé jusqu'au baccalauréat ses études littéraires ou scientifiques, n'est en aucune façon outillé pour gagner son pain, à plus forte raison pour faire sa fortune et celle de sa famille. Une gymnastique morale et intellectuelle lui est nécessaire pour s'adapter aux réalités qui l'environnent. Aussi le déchet de notre instruction secondaire est-il énorme, pour ne parler que de celle-là. Chez les Américains, ce déchet n'existe pas. Le type du « déclassé » leur demeure tellement étranger qu'il leur est, je crois bien, inintelligible, et qu'ils n'ont pas de nom pour le nommer. Dès dix-huit ou vingt ans, à

New-York, à Boston, à Chicago, l'homme est fait. Il aura sans doute plus d'expérience après quinze ou vingt années de lutte, plus de surface aussi, une autorité plus grande. Ce ne sera qu'une différence de degré. Dès la sortie de l'école ou de l'université, il était complet. La femme est dans le même cas, et c'est, entre parenthèses, le motif secret pour lequel vous rencontrez si peu aux Etats-Unis de ces physionomies vraiment jeunes au sens où nous prenons ce mot, des visages où il y ait de l'incertain, de l'inachevé, du commencement, l'ébauche d'une personne en train de se façonner et de se modifier. On reconnaît l'âge à la fraîcheur de la peau, à l'éclat des yeux et des dents, à la naissance de la barbe, à la sveltesse de la taille, et l'on se dit : « Ce jeune homme n'a pas vingt-deux ans, cette jeune fille n'a pas vingt ans. » Mais la physionomie de l'un et de l'autre en a trente ou quarante, et leur activité pratique tout autant.

C'est là un indiscutable bienfait de la méthode, au moins du point de vue social. Un autre, et que j'ai déjà marqué au cours de cette analyse, c'est l'élasticité plus grande des centres locaux. Chaque ville élève ses futurs citoyens d'après ses besoins et, pour ainsi dire, à sa mesure. Chez nous un ministre, en tirant sa montre, pourrait dire, encore aujourd'hui, ce que font à cette même heure tous les rhétoriciens de tous les lycées de France. En Amérique, autant de cités, autant d'enseignements. C'est ainsi que ces villes, quelquefois voisines, comme New-York et Boston, comme Philadelphie

et Baltimore, gardent chacune cette originalité très distincte et ce patriotisme très séparé. Cet éparpillement de la conscience nationale est pour une démocratie une condition *sine qua non* de santé politique, et, de ce point de vue, l'éducation Américaine, en travaillant dans le sens de la vitalité locale, est l'outil supérieur de cette santé. La démocratie est en effet, par définition, le gouvernement du peuple par le peuple, c'est-à-dire l'empire de la majorité. Dans les pays centralisés, le pouvoir qu'une telle majorité donne à ses représentants est trop grand, trop absolu. Ils sont capables de pénétrer trop profondément dans la vie individuelle, et l'histoire passée ou contemporaine prouve qu'en fait ils y ont toujours pénétré. Les républiques ainsi établies sont des Césarismes à longue ou à brève durée, peu importe. La tyrannie d'un ministre de deux mois ou celle d'un empereur qui règne dix-huit ans est toujours une tyrannie. Le système fédératif, qui tend au contraire à éparpiller sans cesse les pouvoirs dans les autorités locales, a avantage d'assurer à l'individu un bien plus grand nombre de probabilités d'indépendance et rendre à peu près impossible la naissance de la dictature. Si l'organisation du socialisme continue de grandir aux Etats-Unis, comme il est probable, un des plus sûrs obstacles à son despotisme — car, pour être collectif, le despotisme n'est que plus haïssable et plus inique — sera cette vigueur des centres municipaux. Tout ce qui augmente cette vigueur tendant à préserver le pays de la

révolution d'en bas aussi bien que de l'asservissement d'en haut, l'école, telle qu'elle est comprise en Amérique, représente la plus puissante des forces conservatrices sur qui ce pays devra s'appuyer.

Il y a pourtant, au système d'éducation pratiqué ici, quelques très graves inconvénients, et qui se reconnaissent dans le défaut le plus évident de cette société. Les mots manquent pour les bien traduire, tant le vocabulaire psychologique, fait pour l'usage et pour l'observation commune, reste inhabile à certaines notations plus fines. Faute de termes plus intelligibles, je dirai que cette éducation ne fait pas la part assez large à l'inconscience. Elle est trop précise, trop positive, trop nette. Elle manque d'incertitude et, pour tout dire, d'inutilité. Il en résulte que cette immense civilisation a comme un air d'avoir été fabriquée, d'être maintenue par un effort, de fonctionner à la manière d'une machine sans cesse remontée. On n'y sent pas assez l'instinct, le presque involontaire grandissement d'une force qui s'ignore. Chose étrange, ce pays, où tout est fait par le peuple et pour le peuple, n'a aucun des caractères que nous sommes habitués à considérer comme la marque propre de l'âme populaire. La naïveté et la timidité, la gaucherie et la simplicité crédule, se rencontrent rarement ici. Cette contrée semble n'avoir pas de dessous, pas de virtualité, en ce sens que tout y est actuel, réalisé, sorti. Voilà pourquoi

avec cette intense culture et, ce qui est mieux encore, cet appétit de culture, il n'y a pas encore d'art Américain, pas encore de littérature Américaine, pas encore de poésie Américaine. Les grands artistes, les grands littérateurs et les grands poètes qui sont aux Etats-Unis, — car il y en a, — y demeurent exceptionnels et solitaires. Ils ne font point partie de la vie nationale, précisément parce que cette vie est trop volontaire, trop consciente, trop intensive, et l'éducation est sans cesse à l'œuvre pour rendre plus intenses encore cette conscience et cette volonté.

Il faut aller plus au fond et reconnaître que les Américains manifestent là une des conséquences les moins évitables et les moins attendues de l'idée démocratique. Chez toutes les nations, la poésie — à prendre ce mot dans son sens le plus large — a toujours tiré sa sève du cœur même du peuple. Ce qu'un Homère, un Eschylé, un Virgile, un Dante, un Shakespeare expriment, c'est le rêve élaboré pendant des siècles par les ignorants et par les illettrés, par les douloureux aussi, par toute cette foule anonyme des besogneux : artisans et soldats, laboureurs et marins, femmes de la campagne et femmes des faubourgs. Ce qui soutient un Giotto peignant ses fresques, un Michel-Ange sculptant son marbre, c'est une obscure Italie audessous d'eux, qui ne se sait pas, qui ne se comprend pas, qui entrevoit, à travers des milliers de destinées opprimées, un inaccessible, un lointain et vague Idéal. Le *mystère* enveloppé dans cette vie

inconsciente du peuple s'achève et prend forme dans la conscience de ces grands hommes. Il est fait, ce mystère, de malheurs et d'erreurs, d'efforts aveugles et d'ardeurs trompées. Il y a beaucoup de souffrances individuelles, beaucoup d'aspirations vaincues, un immense et tragique avortement d'innombrables sorts dans cette élaboration d'une nuance de sensibilité grandiose et délicate, tragique et touchante, que l'on appelle l'œuvre d'art. Ces souffrances, ces avortements, ces ignorances, c'est justement ce que la démocratie s'efforce d'arracher du monde. Elle veut que tous aient leur part à la joie de vivre, tous à la joie de comprendre, tous à la joie de s'exprimer. Cette ambition semble la plus légitime, la plus généreuse de toutes. Elle est inconciliable avec l'éclosion d'un certain Idéalisme qui n'est que la revanche des désirs mutilés d'une race. La Némésis, la déesse des compensations fatales, se retrouve ici comme dans les moindres manifestations de la vie humaine. A trop préciser l'intelligence, on la mutilé. A trop serrer les faits, à trop les étreindre, à les manier trop savamment, on s'identifie trop avec eux, et le pouvoir de la pensée abstraite en est diminué d'autant. A trop vouloir, on détruit en soi l'instinct pour le remplacer par le mécanisme. A trop répandre l'instruction et l'éducation, on entame les sources profondes de l'âme du peuple, ces réserves d'obscur poésie qui sont l'aliment mystique des futurs chefs-d'œuvre des lettres et des arts. Si cette civilisation Américaine a jus-

qu'ici manqué de génialité esthétique, il semble bien que la faute en soit là. Par une de ces ironies où se complait la nature, précisément ce colossal effort pour se cultiver et cette fièvre d'éducation entrent pour une grande part dans cette insuffisance. Mais outre que l'avenir peut donner un démenti à cette hypothèse, les Américains ont le droit de dire qu'ils réalisent d'ailleurs avec une audace de bienfaisance incomparable, le moins contestable des programmes modernes, cette multiplication indéfinie des chances de bien-être et d'instruction. Un des professeurs de Cambridge m'exprimait cela d'une façon touchante, une après-midi que nous étions dans sa bibliothèque à regarder les gravures du *Job* de William Blake, l'étrange peintre-poète, précurseur de Rossetti et de Morris. La neige tombait au dehors sur les sapins aux branches noires et sur les squelettes dénudés des autres arbres. Autour de nous vingt gravures éparses et vingt tableaux rappelaient la chère, la lumineuse Italie, dans ce coin perdu et silencieux du Nord. Mon hôte venait de m'avouer, devant ces objets, témoins muets d'anciennes années de voyage, sa nostalgie d'une terre de beauté, où il y eût moins de machines, moins d'usines, moins de journaux, moins d'écoles, mais des touches d'art partout, et partout la trace de cette poésie innée qui est celle d'un quai de l'Arno par un matin de soleil, d'une place de Venise, d'un tournant de rue à Sienne.

— « Et pourtant, » dit-il, « je ne voudrais pas

être ingrat pour mon pays. J'y rencontre bien des choses qui me choquent, » il employait le mot plus délicat et intraduisible d'*offensive*. « En revanche, j'ai le sentiment, dans mon bien-être, que beaucoup de gens ont aussi du bien-être autour de moi, un très grand nombre de gens... Je pense que sur cet immense continent, il y a très peu de destinées tout à fait manquées, sinon par leur faute. C'est là un bienfait incontestable de la démocratie, et il vaut bien la peine d'en accepter toutes les conditions. »